

# LANGUE ET CULTURE ANCIENNES

## VERSION GRECQUE

### ÉPREUVE COMMUNE : ÉCRIT

Isabelle Gassino — Thibault Miguet

**Coefficient :** 3

**Durée :** 4 heures

**Thématique :** Amour et amitié

342 copies de version grecque ont été remises au jury cette année, chiffre en légère baisse par rapport aux sessions précédentes (376 en 2025, 360 en 2024, 396 en 2023). Elles ont été notées de 0 (pour une copie blanche dont l'auteur semblait vouloir traiter le sujet de textes antiques) à 20 (note attribuée à 3 copies). Rappelons à cette occasion que les candidates et les candidats sont tenus de traiter le sujet choisi au moment de l'inscription et que, s'ils ne le font pas, ils reçoivent automatiquement la note de 0.

La moyenne se situe à 9,508, à un niveau proche de celui des années précédentes (9,69 en 2025, 9,575 en 2024, 9,70 en 2023). 169 copies, soit 49,5% du total, ont obtenu une note supérieure ou égale à 10 ; 67 copies (19,5%), une note supérieure ou égale à 14 ; et 29 copies (8,5%), une note supérieure ou égale à 17.

Le texte à traduire était extrait d'*Œdipe à Colone* de Sophocle (vers 1611-1633) ; il était dans le droit fil du thème de l'année, « Amour et amitié », puisqu'il mettait en scène Œdipe faisant ses adieux à ses filles, dans les derniers instants de sa vie, juste avant de répondre à l'appel divin qui le presse de partir. Le sujet choisi ne devait pas surprendre les candidats et candidates : l'histoire d'Œdipe fait partie de la culture générale attendue d'un helléniste, même si de nombreuses erreurs et maladroites attestent que cette culture n'est pas aussi largement partagée qu'elle devrait l'être : on a en effet eu la surprise, par exemple, de trouver une orthographe erronée du nom même du héros, qui était pourtant écrit deux fois sur le sujet (dans le titre et dans l'en-tête du texte). De même, l'absence de copies blanches n'est pas le signe que tous les candidats savent traduire du grec : en désespoir de cause, plutôt que de ne rien écrire, certains se sont bornés à tenter de recomposer le texte à partir de quelques éléments approximativement identifiés. On a même eu la surprise de trouver une copie qui se résumait à une translittération du texte de Sophocle en alphabet latin, suivie d'une timide tentative de traduction des quatre premiers vers. Nous ne pouvons que renvoyer aux conseils de méthode que nous avons déjà formulés dans le rapport 2025 et rappeler qu'une traduction digne de ce nom, en particulier d'un texte grec (ou latin) repose sur une analyse et une lecture extrêmement précises de chaque mot.

Soulignons enfin, encore une fois, que la version est autant un exercice de français que de grec. Il est donc indispensable de se relire (plusieurs fois !) avant de rendre sa copie, afin de corriger les fautes qui s'y trouvent. Celles-ci sont sanctionnées au même titre que des fautes de grec, selon un gradient qui va de la faute d'accent (ou de trait d'union) à la faute d'accord. Certaines copies, ainsi, perdent des points précieux qui peuvent faire la différence dans le décompte final (n'oublions pas qu'il s'agit d'un concours). Cette correction de la langue doit aller de pair avec une propreté générale de la copie : si le jury n'attend pas que les candidats rédigent leur copie avec une parfaite écriture d'écolier ou sans aucune rature ni hésitation, la copie doit être soignée. Étant donné le temps imparti à l'épreuve, il est indispensable (faut-il le redire ?) de faire un brouillon préalable à la version définitive : certains candidats donnent l'impression de rédiger au propre dès le début de l'épreuve.

Voici à présent quelques remarques destinées à éclairer le détail du texte.

ὦ τέκνα,  
οὐκ ἔστ' ἔθ' ὑμῖν τῇδ' ἐν ἡμέρᾳ πατήρ.

*Mes filles, en ce jour vous n'avez plus de père.*

Les guillemets qui ouvraient le texte – la plupart des candidats l'ont bien compris – marquaient le discours direct d'Œdipe, rapporté par le messager : ce n'est donc pas le messager qui s'adresse ainsi aux filles d'Œdipe, comme certains ont semblé le croire.

Cette première phrase avait une structure simple, et un sens fort qu'il ne fallait pas chercher à atténuer : Œdipe ne dit pas qu'il « n'appartient plus » à ses filles, ni qu'il « ne sera plus avec [elles] » ; le verbe ἔστω (qu'il fallait lire comme ἔστι, et non comme ἔστε — ce qui était de toute façon incohérent avec le nominatif singulier πατήρ) avait ici le sens fort d'« exister ». La traduction « je ne suis plus votre père » était donc insuffisante. Autre point de vigilance : ἔτι (ici ἔθ') signifie certes « encore », mais, avec la négation, son sens est « ne ... plus » (cf. οὐκέτι), et non « ne pas... encore » (= οὐπω).

Pour traduire le vocatif, l'introduction d'un « ô » était inutile et même indésirable ; rappelons que le ὦ grec n'est pas un trait de style, et qu'on le trouve dans toutes sortes de textes, pas uniquement tragiques ; il n'est pas l'équivalent du « ô » français.

La traduction de τέκνα par « mes enfants » était parfaitement acceptable, mais on pouvait opter, par exemple, pour « mes filles », dans un souci de variation avec παῖδες qui intervenait à plusieurs reprises dans la suite du texte.

Ὅλωλε γὰρ δὴ πάντα τὰμά, κούκέτι  
τὴν δυσπόνητον ἔξετ' ἀμφ' ἐμοὶ τροφήν·

*C'en est fini de tout ce que j'étais, et vous n'aurez plus la pénible tâche de vous occuper de moi.*

Ὅλωλε était bien une troisième personne du singulier (la forme a souvent été comprise comme une première personne) et avait pour sujet le neutre pluriel τὰμά, qui était une crase pour τὰ ἐμά, littéralement « mes affaires », « tout ce qui m'appartient, tout ce qui me concerne », ici peut-être même « tout ce qui me définit » : rien à voir, donc, avec ἅμα, « en même temps ».

Le second verbe, ἔξετ', n'était autre que le futur du verbe ἔχω, à la deuxième personne du pluriel (ἔξετε) ; il ne s'agissait pas de ἔξεστι, contrairement à ce que beaucoup de candidats ont cru, ni du rare adverbe ἐξέτι (« depuis ce temps » – noter l'accent et l'esprit).

τροφήν désignait ici, plus largement que la nourriture, la satisfaction des besoins quotidiens d'une personne : lui donner à manger et à boire bien sûr, mais aussi, plus généralement, veiller à sa sécurité et à son confort. Ce substantif, féminin, avait pour épithète l'adjectif (épicène) δυσπόνητον, littéralement « qui demande un travail pénible ». La préposition ἀμφί (+ dat.) introduisait l'objet du soin.

σκληρὰν μὲν, οἶδα, παῖδες· ἀλλ' ἐν γὰρ μόνον  
τὰ πάντα λύει ταῦτ' ἔπος μοχθήματα.

*Bien rude tâche, je le sais, mes enfants. Oui, mais un seul et unique mot va vous délivrer de toutes ces souffrances.*

Même si οἶδα (« je sais ») a une racine commune avec εἶδον (« j'ai vu »), son sens doit être connu sans chercher dans le dictionnaire. L'adjectif σκληρὰν était au féminin parce qu'il était accordé avec un terme sous-entendu, exprimé juste avant le point en haut : τροφήν.

ἐν était bien sûr la forme neutre de εἷς, « un, un seul », ici renforcée par μόνον ; il convenait donc d'insister fortement sur le « un » dans la traduction : « un seul et unique mot », ou bien « un seul mot suffit à... »

λύει avait une valeur de futur proche (une traduction par un présent n'a bien sûr pas été sanctionnée).

Cette phrase comportait deux particules, qu'il fallait tâcher de rendre – c'est ce qui fait la beauté du grec et, ici et dans tout le texte, la finesse du style sophocléen : μὲν avait plutôt un sens d'insistance ici (contrairement aux apparences, il ne fonctionnait pas avec le ἀλλά qui suit, qui aurait été l'équivalent de δέ). Quant à ἀλλὰ ... γάρ, il ne convenait pas de le traduire par « mais en effet » (contradictoire en français) mais par « oui, mais » ou « mais je n'insiste pas, car » (ce sens est bien attesté dans les

grammaires) : Œdipe veut bien souligner le rude soin qui a été celui de s'occuper de lui, mais sans trop insister, car ce qui compte, c'est ce qu'il s'apprête à dire.

Τὸ γὰρ φιλεῖν οὐκ ἔστιν ἐξ ὅτου πλέον  
ἢ τοῦδε τάνδρὸς ἔσχεθ', οὗ τητῶμεναι  
τὸ λοιπὸν ἤδη τὸν βίον διάζετον.

*Il n'est pas d'amour plus grand, de qui que ce soit, que celui que vous avez eu de l'homme que je suis, et c'est privées de cet amour que vous passerez, désormais, le reste de votre vie.*

Cette phrase, complexe, requerrait une analyse rigoureuse, et les traductions reflétant une compréhension de la construction, même un peu maladroites, ont été valorisées.

Ainsi que la quasi-totalité des candidates et candidats l'ont bien repéré, le sujet était l'infinitif substantivé τὸ φιλεῖν ; le verbe ἔστιν était à comprendre, comme plus haut, comme ayant le sens de « exister ».

ὅτου, génitif de ὅστις, n'avait ici qu'une simple valeur d'indéfini (et non de relatif).

πλέον, sans aucun lien ici avec le verbe « naviguer » (πλέω), était le comparatif de πολύς, au neutre, et était complété par le syntagme introduit par ἢ (« plus que »).

Dans la suite de la phrase, οὗ était bien sûr le relatif (l'accentuation et l'esprit devaient suffire à le distinguer nettement de la négation οὐ), qui venait compléter non le verbe conjugué διάζετον mais le participe τητῶμεναι ; il avait pour antécédent, au choix, τὸ φιλεῖν, ou bien τοῦδε τάνδρὸς (= τοῦ ἀνδρός). La note devait logiquement aider à l'identification de la forme διάζετον, qui était le futur du verbe διάγω, au duel (« vous passerez toutes les deux »).

La particule γάρ en tête de phrase pouvait soit être rendue en tant que telle (« car », « en effet ») soit, de manière plus subtile, en mettant « : » à la fin de la phrase précédente.

Τοιαῦτ' ἐπ' ἀλλήλοισιν ἀμφικείμενοι  
λύγδην ἔκλαιον πάντες·

*C'est en tenant ce genre de propos qu'ils pleuraient, tous, dans les bras les uns des autres, en sanglotant.*

Ce passage n'était pas difficile mais requerrait une attention sans faille afin de bien distinguer πάντες de πᾶσαι (beaucoup de copies ont traduit par « toutes » au lieu de « tous »), τοιαῦτα (« des choses semblables, de même espèce, de même qualité ») de ταῦτα (« cela ») et de bien identifier le temps du verbe ἔκλαιον (fréquemment confondu avec un aoriste), et sa forme (« pleurer » [κλαίω] et non « briser » [κλάω, ᾶ] !).

L'adverbe λύγδην créait à première vue une redondance avec le verbe ἔκλαιον ; ces apparentes répétitions se retrouvent dans la suite du texte (πολλὰ πολλαχῇ). En réalité elles viennent encore préciser la situation (le messenger est fidèle dans sa transmission), en même temps qu'elles peuvent marquer l'émotion de celui qui la relate. Si on voulait affiner la traduction de λύγδην, on pouvait aller voir au verbe λύζω dont il descend : être secoué convulsivement, avoir le hoquet. Son sens était donc bien distinct du simple fait de pleurer.

Enfin, rappelons, en français, l'usage de « les uns les autres » : quelle que soit sa place dans la phrase, « les uns » reste toujours identique (il reprend le sujet), c'est « les autres » (complément) qui peut varier (« aidons-nous les uns les autres » ; « apprenons les uns des autres » ; « communiquons les uns avec les autres » etc.).

ὥς δὲ πρὸς τέλος  
γῶων ἀφίκοντ' οὐδ' ἔτ' ὠρώρει βοή,  
ἣν μὲν σιωπή, φθέγμα δ' ἐξαίφνης τινὸς  
θῶῤῥεν αὐτόν,

*mais lorsqu'ils parvinrent au terme de leurs gémissements et que plus aucun cri ne se faisait entendre, le silence régnait, mais tout à coup une voix l'appela en grondant,*

Le sens de cette phrase a été dans l'ensemble bien compris, même si la construction du premier membre laissait parfois à désirer.

La conjonction ὥς, si polysémique en grec, devait ici être simplement traduite par « lorsque » (comme plus bas, voir *infra*), ce qui permettait de rendre clairement le temps du verbe ἀφίκοντ' = ἀφίκοντο (3<sup>e</sup> pers. du plur), un aoriste (et non un imparfait). En effet une traduction par « comme » – adoptée par de nombreux candidats – conduisait la plupart du temps à traduire le verbe par un imparfait. Le sujet de ce verbe était Œdipe et ses deux filles, et non Œdipe seul. Il fallait ensuite construire πρὸς τέλος | γόων ensemble, sans vouloir ni considérer que πρὸς formât une tmèse avec ἀφίκοντο (< προσαφικνέομαι, -οῦμαι, quasi-hapax) ni que γόων fût un participe nominatif masculin singulier, qui ne pouvait de toute manière pas se construire avec le verbe, au pluriel.

Attention, οὐδέ ne devait pas être compris comme un adverbe (« ne pas même ») mais simplement comme « et ne pas »<sup>1</sup>.

ὠρώρει était le plus-que-parfait du verbe ὀρνωμι au moyen : le plus simple était de le traduire par un imparfait.

L'imparfait ἦν devait être traduit par un imparfait ici, plutôt que comme un passé simple (« le silence se fit »), car il s'opposait avec l'aoriste du membre suivant, qui a véritablement sa valeur de surgissement.

Les candidats ont fait preuve de beaucoup d'imagination pour traduire φθέγμα : il fallait rester dans le champ lexical de la voix, plutôt que du bruit (on le comprenait avec ce qui suivait). Ce terme allait avec τινοῦ (litt. « la voix de quelqu'un / quelque chose » : « une voix » suffisait).

ὥστε πάντας ὀρθίας  
στῆσαι φόβῳ δείσαντας ἐξαίφνης τρίχας.  
*de sorte à faire soudain / qu'elle fit soudain, sous l'effet de la peur, se dresser tout droit leurs cheveux à tous, saisis de crainte (= ... leurs cheveux : tous furent en effet saisis de crainte).*

Nous en arrivons à la phrase qui a probablement posé le plus de problèmes aux candidats. Si le sens général a dans l'ensemble été vu, la construction leur a, à quelques exceptions près, échappé. De plus ce membre de phrase était très dense.

La conjonction ὥστε introduisait une consécutive à l'infinitif : c'est donc *stricto sensu* une consécutive logique, même si ici on pouvait considérer qu'elle revenait à une consécutive réelle<sup>2</sup>.

Le verbe de cette consécutive, στῆσαι (inf. aor. δ'ἵστημι), avait une valeur active (« faire se dresser ») et non moyenne ou intransitive (« se dresser » [στῆναι], qui pouvait pourtant sembler plus naturel dans ce contexte). Son sujet était φθέγμα de la phrase précédente, et son COD était τρίχας, acc. pluriel de θρίξ, « cheveu » (à ne pas confondre avec τρίχα, « en trois parties » ou, pire, τρίχας, -άδος, « la grive » !).

Enfin, πάντας ... δείσαντας était une sorte d'accusatif de relation qui précisait l'étendue physique de la crainte (« pour tous, quant à tous »). Le mot θρίξ étant féminin, τρίχας ne pouvait se construire ni avec πάντας ni avec δείσαντας (masculins tous deux), mais seulement avec ὀρθίας.

Καλεῖ γὰρ αὐτὸν πολλὰ πολλαχῇ θεός·  
*En effet, le dieu l'appelle à maintes reprises, avec insistance :*

<sup>1</sup> Une précision ici : normalement οὐδέ a le sens de « et ... ne pas » lorsque le premier membre de phrase est négatif, ce qui n'est pas strictement le cas ici. Mais l'idée contenue dans ce premier membre *est* négative (« ils arrivent au terme de leur gémissements » = « ils ne pleurent plus »), ce qui entraîne la négation οὐδέ (voir M. BIZOS, *Syntaxe grecque*, Paris, 1947, p. 170, 1<sup>o</sup>a « Remarque »).

<sup>2</sup> Voir M. BIZOS, *Syntaxe grecque*, Paris, 1947, p. 142, « Remarque 1 » : « La distinction entre l'emploi de l'indicatif et celui de l'infinitif est loin d'être toujours observée ».

Cette phrase ne présentait pas de problème particulier. Il fallait simplement bien construire θεός comme sujet du verbe (au présent) καλεῖ et αὐτόν (= Œdipe) comme COD. La redondance πολλὰ πολλὰ devait être rendue autant que possible.

« Ὡς οὗτος οὗτος, Οἰδίπους, τί μέλλομεν  
χωρεῖν ; πάλαι δὴ τὰπὸ σοῦ βραδύνεται. »  
« Eh ! toi, toi, Œdipe ! Pourquoi tardons-nous à nous mettre en route ? Cela fait longtemps que  
les choses tardent, de ton côté. »

Cet appel était celui d'un dieu, soit Zeus, soit Charon ; il était empreint d'un hiératisme propre à caractériser la parole divine, qu'on retrouvait dans l'adresse à Œdipe (avec la répétition du démonstratif) et l'expression quelque peu obscure τὰπὸ σοῦ βραδύνεται.

Le démonstratif au nominatif désignait évidemment Œdipe, et non une tierce personne (« celui-ci »), qui n'avait aucun sens ici. Nous avons constaté de nombreuses erreurs sur le sens de μέλλω, qui n'a pas que le sens de « être sur le point de » mais, couramment avec l'infinitif, « hésiter, tarder ». L'interrogatif τί signifiait ici « pourquoi ».

La deuxième partie de ce segment était difficile ; il fallait faire preuve d'une certaine intuition. L'adverbe πάλαι δὴ ne pouvait être traduit par « autrefois » car le verbe était au présent ; il fallait donc privilégier « il y a bien longtemps que, depuis bien longtemps ». Derrière la crase τὰπὸ σοῦ, il fallait lire τὰ ἀπὸ σοῦ, litt. « les choses qui viennent de toi, qui sont de ton côté ». Nous avons valorisé les candidats qui, tout en restant assez près du texte, tentaient de rendre le sens profond de cette phrase : « ta coopération tarde », « tu diffères ton départ » par exemple.

Ὁ δ' ὥς ἐπήσθητ' ἐκ θεοῦ καλούμενος,  
αὐδᾷ μολεῖν οἱ γῆς ἄνακτα Θησέα.  
*Lorsqu'il comprit qu'il était appelé par un dieu, il invite le roi de la contrée, Thésée, à venir à lui.*

La première partie de ce segment, bien que ne présentant pas de difficulté, a été escamotée par nombre de candidats sans doute déjà fatigués par le travail de traduction du début du texte.

Nous ne reviendrons pas sur le sens de ὥς avec l'aoriste (voir *supra*). Tout d'abord, il ne faut pas oublier le sens de « ὁ δέ » dans des contextes narratifs ou dialogiques : « mais lui / et lui ». Ensuite, il fallait bien analyser ἐπήσθητ' comme ἐπήσθητο (sujet Œdipe), aoriste de ἐπαισθάνομαι, « entendre, comprendre » (les deux sens étaient possibles ici). Le verbe se construisait avec un participe attribut, comme souvent les verbes de perception. La préposition ἐκ + gén. pour introduire le complément d'agent se trouve en poésie, mais aussi chez Thucydide et Xénophon<sup>3</sup>. On pouvait aussi l'interpréter, ici, dans le sens du hiératisme précédemment évoqué : la voix sort du dieu, comme pourvue d'une vie propre.

Le second segment a posé beaucoup de problèmes aux candidats : le verbe αὐδᾷ (« dire de, inviter, ordonner » + inf.) avait toujours pour sujet Œdipe. Le nom ἄνακτα n'a pas toujours été bien analysé : c'était bien sûr l'accusatif d'ἄναξ, « roi », et non un hypothétique adjectif verbal d'ἀνάγω. À ce ἄνακτα il fallait adjoindre γῆς, « de la contrée, du territoire ». Enfin, μολεῖν (inf. aoriste de βλώσχω, « aller, venir ») devait être construit avec οἱ (forme du réfléchi au datif : « à lui », et non article au nominatif pluriel qui n'aurait pas pu se construire ici, car nous étions dans un contexte d'infinitif).

Κάπρι προσῆλθεν, εἶπεν· « ὦ φίλον κάρα,  
δός μοι χερὸς σῆς πίστιν ὀρκίαν τέκνοις,  
ὕμεῖς τε, παῖδες, τῷδε.  
*Et lorsque celui-ci fut arrivé, il dit : « Cher visage, donne-moi ta main pour sceller ta promesse envers mes filles, et vous, mes enfants, donnez-lui la vôtre. »*

<sup>3</sup> Voir M. BIZOS, *Syntaxe grecque*, Paris, 1947, p. 72, « Remarque 1 » et p. 183.

Dans cette dernière phrase aussi, la fatigue se faisait sentir. Certains candidats ne savaient plus vraiment quelle était la situation concrète du passage, et ont compris que προσῆλθεν avait pour sujet Œdipe, qui donc à la fois arriverait et parlerait ensuite. Or nous avons vu dans la phrase précédente qu'Œdipe demande à Thésée de venir : c'est donc ce dernier qui arrive, et le fils de Laïos qui s'adresse à lui.

Une traduction de φίλον κάρα par « ma chère tête, tête chérie » ne passait pas très bien en français. Les candidats devaient s'efforcer de trouver une traduction plus idiomatique (« être cher, ami que j'aime », voire « cher ami »). La construction de la phrase devait être rigoureuse : litt. *donne-moi, de ta main, ta foi jurée par un serment pour mes enfants et vous, mes enfants, donnez-lui la vôtre*. Attention, πίστιν ὀρκίαν ne pouvait être traduit par « serment de confiance », qui inversait les deux éléments (c'est πίστιν le substantif du groupe) ; toutefois, il fallait absolument garder l'idée de serment (soit en la traduisant telle quelle, soit en utilisant un mot la rappelant : sceller, jurer etc.)

Le τῷδε n'était pas un adverbe de lieu, mais un démonstratif désignant Thésée tout proche ; le datif était sur le même plan que, dans le segment précédent, μοι, qui scellait un parallélisme de geste entre les deux groupes de personnages.

C'est une belle épreuve que la version grecque : elle permet, pendant quatre heures, d'être en contact intime avec un auteur, une situation particulière, un personnage, sans personne pour interférer, ce qui, dans notre société actuelle où tout s'accélère et passe vite, est salutaire. Nous avons lu cette année de belles prestations où les candidates et candidats se mesurent au texte, le décortiquent, y trouvent un réel intérêt, voire y expriment leur sensibilité. La version a l'avantage d'être un exercice qui se travaille et se perfectionne : si on accepte ce travail, les progrès sont nets, et nous ne pouvons qu'encourager les candidats ayant médiocrement réussi cette année à persévérer, avec l'espoir (nous n'osons dire l'assurance) qu'ils feront mieux les années suivantes.